

« Traduire pour la reine. La circulation des traductions autour d'Anne de Bretagne », Paris, *Carrefour culturel au tournant de 1500, Cahiers V. L. Cahiers V. L. Saulnier n°33*, dir. O. Millet et Luigi-Alberto Sanchi, Paris, Presses de la Sorbonne, 2016, p. 119-132.

Traduire pour la reine.

La circulation des traductions autour d'Anne de Bretagne

[p. 119] En 1499, à l'occasion de son mariage avec Louis XII, Anne de Bretagne reçoit l'une des premières adaptations françaises du *Discours sur le mariage de Pollion et Eurydice* de Plutarque¹. Le traducteur Jean Laudet exalte la dynamique de conjonction dont Anne est à ses yeux le moteur :

Desirant et suppliant que a vostre Venus, c'est a dire a vostre conjonction et couple matrimoniale, les Muses, dames de paix, armony et concorde, veillent aspirer et a icelle soy monstrent propices et favorables².

L'union du nouveau couple royal assure l'alliance territoriale du royaume de France et du duché de Bretagne, qu'incarne la trajectoire du traducteur, Nantais travaillant à Orléans. L'œuvre elle-même est acte de conjonction. Elle concrétise les échanges entre le milieu des pédagogues teintés d'humanisme, auquel appartient Laudet, et les cercles de la cour. Une traduction comme présent de noces : l'exemple du *Discours* plutarquien illustre la circulation, particulièrement intense entre 1499 et 1514, d'œuvres dédiées à la reine et transposées du latin en français³. Au sein du mécénat désormais bien étudié d'Anne de Bretagne, cette tendance a suscité relativement peu [p. 120] d'analyses⁴. La présente enquête entend interroger les enjeux, pour les écrivains comme pour la destinataire, du geste de traduire pour la reine.

1 Les armes d'Anne de Bretagne apparaissent au f. 46 du manuscrit conservé aujourd'hui à Saint-Pétersbourg, Bibliothèque nationale de Russie, ms. Fr. Q. v. III. 13. Voir, sur ce texte et en général sur les œuvres offertes à Anne de Bretagne, Cynthia J. Brown, *The Queen's Library. Image-making at the court of Anne of Brittany, 1477-1514*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2011.

2 Cité par Robert Aulotte, « Études sur l'influence de Plutarque au XVI^e siècle », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, n° 21/2, 1959, p. 606-612, ici p. 610.

3 La faveur royale envers les traductions a été notée entre autres par Auguste Pierre Segalen, « Esquisse d'un état présent des recherches sur Anne de Bretagne et la littérature de son temps », *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, n° 55, 1978, p. 97-110. Anne lisait probablement, comme la plupart des princesses de son temps, un peu de latin mais surtout le français, ce dont témoigne sa bibliothèque (Michael Jones, « Les manuscrits d'Anne de Bretagne », *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, n° 55, 1978, p. 43-81).

4 Voir, outre l'ouvrage de Cynthia Brown mentionné note 1, Cynthia Brown (dir.), *The Cultural and Political Legacy of Anne de Bretagne : Negotiating Convention in Books & Documents*, Cambridge, D. S. Brewer, 2010 ; ead., « Le mécénat d'Anne de Bretagne et la politique du livre », dans Kathleen Wilson (dir.), *Patronnes et mécènes en France à la Renaissance*, Saint-Étienne, Presses de l'université de Saint-Étienne, 2007, p. 195-224.

Les traductions offertes à Anne de Bretagne apparaissent comme des entreprises assez complexes. Réagissant à une actualité culturelle, politique ou militaire, elles se développent en réseaux. Ainsi des prises de position successives dans la querelle des femmes que représentent l'anonyme adaptation du *De mulieribus claris* de Boccace, offerte à Anne par Antoine Vérard en 1493, et les *Vies des femmes célèbres* d'Antoine Dufour en 1504, traduction partielle d'un ouvrage de Jacopo Foresti imprimé à Ferrare en 1497. Autour de 1510, les campagnes italiennes de Louis XII sont commentées au fil d'un précieux manuscrit⁵. Y coopèrent, entre autres, le poète néo-latin Fausto Andrelini et son traducteur Macé de Villebresme. Guillaume Crétin s'invite dans leur dialogue en adaptant lui aussi l'une des épîtres composées par Andrelini⁶. En 1512, la bataille navale qui aboutit à la destruction de la Cordelière, le navire amiral de la flotte, inspire des textes latins à tonalité épique à Hubert de Montmoret comme à Germain de Brie. L'œuvre de ce dernier est aussitôt transposée en français pour Anne de Bretagne par Pierre Choque⁷. À travers ces quelques exemples, la traduction s'affirme comme une collaboration, suggérant complicité et compétition entre ceux qui s'y adonnent. Mais traduire pour la reine, c'est également participer à la construction d'une destinataire particulière, que les textes tendent à transformer en sujet de leurs propres discours. De ce point de vue, traduire pour la reine semble dessiner un champ littéraire⁸ où convergent et s'affrontent des stratégies sociales autant que rhétoriques.

Une rapide revue des auteurs impliqués dans les traductions autour d'Anne de Bretagne révèle de prime abord une certaine diversité de statuts. Ces écrivains peuvent être des hommes intégrés aux cercles de la cour, ou du moins gagés par le couple royal. Lorsqu'il élabore le projet des *Vies des femmes célèbres*, Antoine Dufour occupe l'office de prédicateur, avant de devenir en 1506 confesseur du roi. Macé de Villebresme, valet de chambre, est chargé de missions [p. 121] diplomatiques de confiance, à l'instar de Pierre Choque, héraut d'armes de Bretagne. Attachés à faire rayonner la réputation de leurs maîtres, ces hommes de cour usent des *translationes* pour souligner un *ethos* de conseillers des princes, s'affirmant par là garants de leur image publique. C'est pour défendre la cause des dames et louer en Anne le parangon de la vertu féminine qu'Antoine Dufour dit vouloir être le « véritable acteur qui sagement,

5 Saint-Petersbourg, Bibliothèque nationale de Russie, ms. fr. F. v. XIV. 8.

6 Guillaume Crétin, « Epistre de Fauste Adrelin de Forli [...] », dans *Œuvres poétiques*, éd. Kathleen Chesney, Paris, Firmin-Didot, 1932, p. 327-338.

7 Humbert de Montmoret, Germain de Brie, Pierre Choque, *L'Incendie de la Cordelière*, éd. Sandra Proveni, La Rochelle, Rumeur des âges, 2004.

8 Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points-Essais », 1998.

loyalement et véritablement parl[e] d'elles⁹ ». Dans un chant royal conclusif à *L'Incendie de la Cordelière*, Pierre Choque justifie son travail par la glorification de la duchesse, qui mérite d'« estre dicte, selon le myen dicté, / la plus saige qui soit dessoubz les cyeulx¹⁰ ». L'impératif épideictique apparaît comme une mission de ces hommes, revêtus, de manière variée, de l'autorité discursive dont jouissent les orateurs des princes¹¹.

C'est à la poursuite d'une telle autorité et de la reconnaissance qui en découle que d'autres écrivains, fréquemment liés à l'univers universitaire, s'engagent dans la traduction de textes en français. L'adaptateur anonyme de Boccace qui rédige la *Louenge et vertu des nobles et cleres dames* imprimée par Antoine Vérard fait de l'écoute de la royale réceptrice la récompense d'un modeste « escolier » :

Plaise-vous recevoir agreablement la translacion de vostre escolier, treshumble et obeissant sujet, lequel treshumblement se prosterne et incline devant le siege royal de vostre celsitude et tresnoble majesté. Et si vous est agreable que ce present livre voise en lumiere, donnés luy hardiesse et auctorité de ce faire¹².

Pour les savants aspirant à trouver à la cour une gratification, la rédaction latine soutenue par une adaptation française se révèle comme un possible geste intégrateur, les constituant en passeurs culturels. Parallèlement à ses activités universitaires, Fausto Andrelini offre à Louis et Anne d'amusantes épigrammes ou de flatteuses mises en scène dans un élégant latin humanistique¹³. On peut supposer que la coopération du jeune humaniste Germain de Brie avec le héraut Pierre Choque en 1512 repose sur une stratégie similaire : l'exaltation en latin et en français d'une actualité touchant de près la reine-duchesse permettait au premier de se faire connaître d'elle – il sera d'ailleurs nommé secrétaire à la suite du don du texte – et à l'autre de magnifier sa fonction de porte-parole.

[p. 122] La *translatio* invite à étudier ces parcours singuliers à la lumière des réseaux que décèlent les échanges¹⁴. Réseaux amicaux, qu'illustre l'intervention de Guillaume Créatin aux côtés de Fausto Andrelini et de Macé de Villebresme. Si le manuscrit de Saint-Petersbourg recueille les épîtres latines et françaises où ces derniers campent une Anne de Bretagne

9 Antoine Dufour, *Les Vies des femmes célèbres*, éd. Gustave Jeanneau, Genève, Droz, 1970, prologue p. 1. L'édition a pour base le manuscrit de Nantes, musée Dobrée, ms. XVII.

10 Pierre Choque, *L'Incendie de la Cordelière*, éd. cit., p. 138.

11 Fausto Andrelini, qui n'est pas à proprement parler un homme de cour, reçoit en 1503 une importante rémunération de ses services en tant qu'« orateur » du couple royal. Voir la contribution de Sylvie Lefèvre dans le présent volume.

12 Traducteur anonyme de Boccace, *De la louenge et vertu des nobles et cleres dames*, Paris, Antoine Vérard, 1493, « prologue du traducteur », édité dans Antoine Dufour, *Les Vies des femmes célèbres*, éd. citée, p. 176-177.

13 Godelieve Tournoy-Thoen, « Fausto Andrelini et la cour de France », dans [coll.] *L'Humanisme français au début de la Renaissance*, Paris, Vrin, 1973, p. 64-79.

14 Entre courtisans et universitaires parisiens fonctionnent aussi les « hubs relationnels » étudiés par Louise Katz pour l'espace flamand dans le présent volume.

épistolière, Guillaume Crétin publie à part une autre traduction de la première lettre d'Andrelini, dont le texte lui a peut-être été fourni par Macé de Villebresme. Les deux hommes sont liés par une relation de confiance que les textes de Crétin attestent¹⁵.

Ces réseaux sont aussi fondés sur une *sodalitas* culturelle, appartenance à un milieu où circulent des modèles rhétoriques appréciés. La scénographie épistolaire du manuscrit de Saint-Pétersbourg reflète le goût des lettres amoureuses récemment avivé par la traduction des *Héroïdes* par Octovien de Saint-Gelays¹⁶. La *translatio* de l'évêque d'Angoulême trouve des échos autant sous la plume d'Andrelini, brillant inventeur d'épîtres héroïques à la manière d'Ovide, que sous celle de Jean Lemaire de Belges qui en parodie l'allure dans *Les Epistres de l'Amant vert* en 1505. Quelques années plus tard, le même réseau d'écrivains se déploie dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg : le codex égrène les œuvres à quatre mains de Fausto Andrelini, Macé de Villebresme, Gian Francisco Suardo, Jean d'Auton et Jean Lemaire de Belges.

Dans ce précieux objet affleurent enfin des réseaux politiques. Les lettres supposément échangées par Anne de Bretagne et Louis XII lors des campagnes outre les monts offrent l'occasion de magnifier la notion de *Franco-Italia*. La conquête de la péninsule apparaît comme le premier pas d'une union pacifique des peuples sous l'égide du roi de France et duc de Milan¹⁷. Les participants au recueil exaltent cette idéologie au fil des pages :

La tu viens par promesse acquittee
Moult trepasser les tiens propres limites
Tes limites qui maintenant sont quittes
D'usurpateurs qui les ont opprimez¹⁸.

[p. 123] Plus encore, le codex concrétise l'aspiration à une « France-Italie » culturelle grâce à la collaboration entre les poètes Gian Francisco Suardo et Fausto Andrelini, et les écrivains Jean d'Auton et Macé de Villebresme.

Si l'on accepte de considérer la traduction en milieu curial comme l'une des formes de réalisation du champ littéraire autour de 1500, l'analyse de ses enjeux sociaux ne peut être dissociée d'un questionnement sur son fonctionnement linguistique et rhétorique. La rencontre

15 Guillaume Crétin, « A Macé de Villebresme, valé de Chambre du Roy », dans *Œuvres poétiques*, éd. cit., p. 259 : « [...] et toy et moy en court ».

16 Œuvre destinée à Charles VIII, elle a été d'abord diffusée sous forme manuscrite dans les milieux princiers. Voir Frédéric Duval et Françoise Vieillard, « Traduction d'Octovien de Saint-Gelais (1490-1493) », *Miroir des classiques*, <http://elec.enc.sorbonne.fr/miroir/heroides/traduction/para=octovien.html>, consulté en mars 2015.

17 Jonathan Dumont et Alain Marchandisse, « Le manuscrit Fr. f. v. XIV. 8 de la Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Pétersbourg au prisme de l'analyse littéraire et historique », 2014, <http://orbi.ulg.ac.be/jspui/handle/2268/166295>, consulté en mars 2015.

18 Fausto Andrelini, trad. Macé de Villebresme, deuxième épître d'Anne de Bretagne au roi, Saint-Pétersbourg, Bibliothèque nationale de Russie, ms. fr. F. v. XIV. 8, f. 42.

du latin et du français qu'opère l'acte de traduction est en effet plus complexe qu'un simple transfert. Les langues n'ont pas le même statut. Dans le prologue de *L'Incendie de la Cordelière*, Pierre Choque insiste sur l'écart entre sa « translacion rude et de gros stille » et la composition « scientifique » du latiniste Germain de Brie :

Lequel traicté semble Virgille et Homere excéder jacoit comme est predit que paouvoir soit bien petit a translater de latin en françoys jouxte et ainsy que ay peu concepvoir par ledict Brice, compositeur tresexcellent dudict tracité, la translacion rude et de gros stille ay tousjours craint a votre sacree clemence presenter.

Cependant, contrairement à l'humaniste qui rapporte la destruction d'un bâtiment qu'il n'a jamais vu, le traducteur rappelle qu'il a lui-même navigué à bord de la Cordelière lors de missions commandées par la reine Anne :

Vostre grande et triumpante nef nommee La Cordeliere, en laquelle fuz en Turquie et passay maintes mers¹⁹.

L'entreprise du *translateur*-voyageur, modestement présentée comme une œuvre seconde, est renforcée par sa posture de témoin. En écho à ce positionnement, les combats relatés par Choque dans *L'Incendie* gagnent en précision ce qu'ils perdent en atténuant la mythologisation de l'événement effectuée par Germain de Brie dans la *Chordigerae navis conflagratio*.

La mise en page du manuscrit de Saint-Pétersbourg donne à voir l'équilibre toujours renégocié du latin et du français. Sur les feuillets scandés par les belles images de Jean Bourdichon, les compositions en français de Macé de Villebresme s'affichent en position centrale, reléguant dans les marges et dans une taille plus réduite les vers d'Andrelini. Dédié au couple royal, l'ouvrage souligne la prééminence de la langue qui est celle du prince. Le latin humanistique, source des textes français qui tirent de lui leur prestige, n'en est pas moins présenté [p. 124] comme un à-côté dans la communication visuelle et verbale nouée avec les récepteurs du livre.

La transformation linguistique est également l'occasion d'une mise en tension des codes stylistiques propres aux littératures française et néo-latine autour de 1500. Ces derniers, admirés, ne s'imposent pas forcément comme des modèles à imiter. Les hexamètres de la *Chordigerae navis conflagratio* de Germain de Brie ou des *Epistulae* d'Andrelini, chargés de souvenirs de Virgile, de Stace et d'Ovide, sont transposés, chez Choque, Macé de Villebresme ou Guillaume Crétin, dans les décasyllabes de l'épopée vernaculaire. De même, les épîtres héroïques de Fausto sont fortement infléchies par les habitudes d'écriture des Rhétoriciens.

19 Ce prologue n'étant pas reproduit dans Pierre Choque, *L'Incendie de la Cordelière*, éd. cit., nous le citons d'après Cynthia J. Brown, « Dédicaces à Anne de Bretagne : éloges d'une reine », *Études françaises*, vol. 47, n° 3, 2011, p. 29-54, ici p. 53.

Dans la traduction de la première lettre, la comparaison d'Anne de Bretagne et de Pénélope faire surgir les mêmes termes et rimes sous les plumes de Macé de Villebresme et de Crétin :

Combien qu'*escrip*z Penelope transmist
Souventeffoiz et son estude mist
A s'enquerrir d'Ulixes a toute heure,
Encor pleuroit sa trop *longue demeure*,
Voyre a bon droit car sa juste *querelle*²⁰.

Merveille n'est se par plusieurs *escript*z
Penelope faisoit plaintes et cris
Vers Ulixes pour sa *longue demeure*,
Veu que tant craint qu'en celle attente meure.
Tres juste estoit et sainte la *querelle*²¹.

L'affirmation de deux cultures rhétoriques autonomes est justifiée par les attentes des récepteurs. Les allusions antiques dont fourmillent les textes latins sont transformées de manière à être aisément compréhensibles à un public curial. Dans la troisième épître d'Anne de Bretagne du manuscrit de Saint-Petersbourg, l'allusion par Andrelini aux légendes de Cadmus et de Jason est développée par Macé de Villebresme, produisant un déséquilibre que la mise en page rend sensible :

Comme jadis, quant Cadmus et Jason
Les deux serpens jectant feu et poyson
[p. 125] Eurent occis, leurs dentz mystrent en terre *Et Dircea satis Colcoaue dentibus olim*
Dont nasquirent genz armz comme en guerre
Lesquelz entre eulx eurent si forte envye
Que l'ung l'aultre se tollirent la vie²² *Nata repentino concidit ense seges*

La pédagogie à l'égard des récepteurs n'est pas la seule raison de l'inflexion stylistique entre textes latins et français. Elle s'enracine aussi dans leur orientation axiologique différente. Quand Germain de Brie associe le règne d'Anne de Bretagne à l'âge d'or (« *Una movere suis debet, qua principe laetos / Aurea felices per saecula ducitis annos*²³ »), Pierre Choque donne à la reine-duchesse des pouvoirs de consolation et de protection de son peuple qui la rapprochent d'une figure mariale :

Prenez confort soubz vostre bonne dame
Et la servez tant du corps que de l'ame²⁴.

20 Fausto Andrelini, trad. Macé de Villebresme, 1^{ère} épître d'Anne de Bretagne au roi, ms. cité, f. 1.

21 Guillaume Crétin, « Epistre de Fauste Andrelin », éd. cit., p. 328 ; je souligne. Voir Yvonne LeBlanc, « Queen Anne in the Lonely, Tear-Soaked Bed of Penelope : Rewriting the *Heroides* in Sixteenth-France », *The Late Medieval Epistle, Disputatio*, vol. , 1996, p. 72-87 1996, p. 72-87.

22 Fausto Andrelini et Macé de Villebresme, 3^{ème} épître d'Anne de Bretagne au roi, ms. cité, f. 61v.

23 Germain de Brie, *Chordigerae navis conflagratio* dans *L'Incendie de la Cordelière*, éd. cit., p. 104, v. 83-84.

24 Pierre Choque, *L'Incendie de la Cordelière*, éd. cit., p. 129, v. 148-149.

L'hésitation entre mise en scène antiquisante et figuration christianisée témoigne de la complexité des modélisations imaginaires dans la France du début du XVI^e siècle. Si l'hybridation de l'image royale affiche son caractère composite dans les œuvres picturales et spectaculaires du temps²⁵, elle trouve aussi un terrain d'expérimentation, qui demeure encore à explorer, dans le mouvement des écritures latine et française.

Envisager la traduction comme mise en relation permet enfin de cerner certaines dynamiques d'éloignement ou de rapprochement entre les sources et leurs adaptations. Une volonté de prise de distance anime l'adaptateur anonyme du *De mulieribus claris*. Il le suggère dans le prologue de la *Louenge et vertu des nobles et cleres dames* :

Ay a curieux plaisir, pour vous donner quelque recreation et passe-temps entre vos sollicitudes temporelles, translaté de latin en françois le livre du tresexcellent poete Jehan Bocasse par luy fait des vertus et louenges, fortunes et felicités des nobles et claires dames [...]²⁶.

La citation passe sous silence ce qu'Antoine Dufour et Jacopo Foresti, deux peintres ultérieurs de femmes célèbres, présenteront comme un paradoxe : les [p. 126] réputations des dames ne sont pas toujours « nobles et claires » chez Boccace et plusieurs d'entre elles offrent des modèles de vice plutôt que de vertu²⁷. L'adaptateur de 1493 associe quant à lui ces peintures négatives à l'opinion erronée que certains hommes ont des femmes. La traduction se donne dès lors comme le remaniement salutaire d'une source biaisée, offrant à la reine un arsenal argumentatif contre les courtisans misogynes :

Affin que vous, ma tresredoubtee dame, ayez matiere de repliquer et alleguer les nobles et celebrables vertuz qui ont esté par cy devant ou sexe feminin, quant les princes et seigneurs du royaume vouldroient en devisant devant vostre illustre majesté proposer les beaux faitz et vertus des hommes à la diminution des louables vertuz des dames²⁸.

Anne de Bretagne est invitée à pratiquer une lecture sélective des pages traduites et à exercer son jugement pour choisir « les choses loables et vertueuses » et pour « fuir et éviter les vicieuses ». La complicité du traducteur et de sa destinataire se fait au détriment de l'œuvre-source.

25 Voir Nicole Hochner, *Louis XII. Les dérèglements de l'image royale (1498-1514)*, Seyssel, Champ Vallon, 2006.

26 Traducteur anonyme de Boccace, *De la louenge et vertu des nobles et cleres dames* (prologue), dans Antoine Dufour, *Les Vies des femmes célèbres*, éd. cit., p. 175.

27 Antoine Dufour, *Les Vies des femmes célèbres*, prologue : « Ne vous y esbayssez si, en lisant ce present œuvre, vous y trouvez aucunes vicieuses dames entre les bonnes », *ibid.*, p. 2. Il s'agit d'un renvoi précis à Jacopo Foresti, *De plurimis claris selectisque mulieribus*, Ferrare, 1497, p. 2 : « *Nec volo me majestati legenti incongruum videatur si [...]* ».

28 Traducteur anonyme de Boccace, *De la louenge et vertu des nobles et cleres dames* (prologue), dans Antoine Dufour, *Les Vies des femmes célèbres*, éd. cit., p. 174.

C'est contre le même modèle boccacien que s'inscrit Antoine Dufour à l'orée de ses *Vies des femmes celebres*. L'œuvre entend réfuter ceux qui « ont composé des livres, comme Bocasse, Theophraste et ung tas d'autres ». Se peignant sous les traits d'un lecteur curieux à la recherche d'un auteur plus favorable aux dames, Dufour omet cependant d'indiquer qu'il a trouvé ce dernier en la personne de l'Italien Jacopo Foresti dont il adapte « en maternel langage » le traité *De plurimis claris selectisque mulieribus* publié en 1497²⁹. Sa discrétion permet au Français de se positionner dans le genre alors florissant des vies de femmes célèbres, ainsi que, plus précisément, au sein des ouvrages dédiés à Anne de Bretagne sur ce sujet. La traduction de Dufour se présente de ce point de vue comme une réplique – au double sens de répétition et de réponse – à l'œuvre imprimée par Vérard une dizaine d'années auparavant. Car la *Louenge et vertu des nobles et cleres dames*, malgré les protestations de son prologue, présentait plusieurs traits qui pouvaient déplaire à la reine : alors que celle-ci a une préférence marquée pour les manuscrits, l'ouvrage était imprimé ; en outre, Vérard l'avait offert à d'autres lecteurs, notamment Charles VIII et [p. 127] Henri VII, en supprimant le prologue à Anne³⁰. S'éloigne également de Jacopo Foresti, qui avait choisi d'imprimer le *De plurimis claris selectisque mulieribus* pour favoriser sa diffusion au-delà de l'Italie³¹, Dufour fait au contraire confectionner un précieux manuscrit. Tout en s'avouant traducteur, il s'y affirme auteur au seul service de la reine et de son entourage. Traduire pour la reine n'implique pas toujours l'exclusivité princière de la diffusion. La diversité des choix apparaît sur ce point liée à la variété des statuts d'écrivains. Les hommes de cour qui s'exercent à la traduction, d'Antoine Dufour à Pierre Choque ou Macé de Villebresme, favorisent la relation spectaculaire et intime nouée par le manuscrit. Intime, parce que le livre conserve l'aura d'unicité et de proximité que lui ôte la reproductibilité technique de l'imprimé, pour parler avec les mots de Walter Benjamin³² ; spectaculaire, car les ouvrages, richement enluminés, sont des supports de visibilité pour les élites qui les contemplent comme pour les artistes qui s'y donnent à voir. Le choix d'écrire en français, souvent interprété aujourd'hui comme la volonté d'atteindre un large

29 Voir Justine Amiot, « Le *De plurimis claris selectisque mulieribus* de Jacopo Filippo Foresti : un maillon méconnu de la réception du *De mulieribus claris* de Boccace et du genre des vies de femmes célèbres », *Anabases*, 18, 2013, p. 33-45.

30 La suppression entraîne une mutilation dans la version de Boccace offerte à Charles VIII (Paris, BnF, Vél. 1223) : les 2 folios introductifs où se trouvait le prologue à Anne de Bretagne ont été coupés et quelques lignes restantes cachées par le collage d'un portrait du roi. Voir Mary Beth Winn, « Treasures for the Queen : Anne de Bretagne's books from Antoine Vérard », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, n° 58/3, 1996, n°3, p. 667-680.

31 Jacopo Foresti, *De plurimis claris selectisque mulieribus*, éd. citée, p. 2 : « *non solum italicus sed et totius pene christianitatis* ».

32 Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'heure de sa reproductibilité technique*, dans *Œuvres*, trad. de l'allemand par M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch, Paris, Gallimard, coll. « Folio, Essais », 2000, t. III, p. 67-113.

public, et celui du manuscrit, supposé s'adresser à un cercle étroit de récepteurs, ne sont pas contradictoires. Ils sont au contraire congruents avec les pratiques curiales, où l'élitisme social va de pair avec la culture vernaculaire. Au contraire, ceux qui composent en latin omettent rarement de s'adresser au lectorat savant de leurs pairs. Fausto Andrelini et Germain de Brie font tous deux appel aux services de Josse Bade, spécialiste de l'édition humaniste. Ce dernier imprime en 1509 la première *Epistula*³³, puis en 1513 publie la *Chordigeræ navis conflagratio* précédée d'une élogieuse préface de Jérôme Aléandre³⁴. Guillaume Crétin choisit un intéressant positionnement intermédiaire. [p. 128] Sa traduction de la première épître d'Andrelini est composée à l'écart du recueil de Saint-Pétersbourg. Significativement, alors que le texte de Macé de Villebresme montre souvent une autonomie lexicale et rhétorique face au latin placé dans sa marge, l'adaptation de Crétin, matériellement éloignée des lignes d'Andrelini, s'efforce de les imiter de près. Les vers « *Scilicet afflictam mens anxio torquet amantem / Quod tam deliciis orba illa suis* » inspirent au chapelain de Vincennes des tournures latinisées :

Elle se doeult, car pensee angoisseuse
L'amente afflicte a droit soucieuse,
Que si long temps comme femme adveillee
De ses plaisirs se treuve despouillee³⁵.

Gravitant dans l'entourage princier sans y être intégré, Crétin assure à son *Epistre de Fauste Andrelin* une double diffusion, manuscrite et imprimée, susceptible de circuler à la cour comme à la ville³⁶.

En offrant à Anne de Bretagne une version française de Plutarque pour ses noces en 1499, Jean Laudet suggère une relation privilégiée entre la reine-duchesse, incarnation d'une « conjonction » matrimoniale et politique, et la poétique de la traduction. Les *translationes* offertes à la reine la peignent en destinataire exceptionnelle, sa singularité allant de pair avec sa capacité à organiser autour d'elle des communautés dont elle incarne le lien. Communautés de lectrices d'abord, qui se confondent avec la cour de la princesse. L'ignorance du latin par les « nobles dames de France » est une justification habituelle du transfert vers la langue

33 Les deuxième et troisième *Epistulae* composées par Andrelini et adressées par Anne de Bretagne à Louis XII dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg sont recueillies sans traduction française dans un manuscrit de Chantilly, musée Condé, ms. 1411 (éd. Godelieve Tournoy-Thoen, « Deux épîtres inédites de Fausto Andrelini et l'auteur du *Julius Exclusus* », *Humanistica Lovaniensia*, vol. 18, 1969, p. 43-75).

34 Jérôme Aléandre loue dans son ancien élève un talent rivalisant avec les Italiens modernes et antiques : « *Italos ipsos et eos non vulgares, sed bonarum proceres literarum provocare posses* » (Germain de Brie, *Chordigeræ navis conflagratio*, éd. cit., p. 25).

35 Guillaume Crétin, « Epistre de Fauste Andrelin », éd. cit., p. 327-328. Par comparaison, voir Macé de Villebresme : « Pour ce que tant une loyalle amante/ Penser douteux fort opprime et tourmente, / Quant en grief dueil de tristesse saisie / De plaisirs doulz est toute dessaisie. » (trad. de la 1^{ère} épître d'Andrelini, ms. cité, f. 1).

36 Paris, BnF, ms. fr. 24315 ; éditions in octavo et in-quarto, s. l. [1509].

vernaculaire³⁷. Les écrivains prennent néanmoins soin de laisser floues les connaissances linguistiques de leur royale destinataire, dont ils célèbrent « l'elegance des paroles » et la parfaite sagesse³⁸. Les épîtres de Fausto Andrelini et de Macé de Villebresme exploitent cette ambiguïté, Anne paraissant écrire en latin et en français. Vantée comme une réceptrice savante (« *tu una ingeniorum fauatrix doctos studiosius foves* », dit Germain [p. 129] de Brie en 1513³⁹), soucieuse de diffuser la vertu des livres auprès des hommes et des femmes de cour, Anne métaphorise le dialogue culturel de la traduction. Dans les textes à dimension politique, la reine apparaît comme la représentante d'une communauté territoriale dont elle assure l'union. Pierre Choque insiste sur le double, voire le triple couronnement de la duchesse de Bretagne, deux fois reine de France⁴⁰. Chez le héraut comme chez Germain de Brie, les discours prêtés à Hervé de Portzmoguer, héroïque capitaine de la Cordelière, exaltent le rôle que les sujets de la « souveraine duchesse » jouent désormais « pour subvenir au royaume ». Sous la double couronne d'Anne, Bretagne et France se renforcent et se protègent mutuellement. Au sein du manuscrit de Saint-Pétersbourg, Macé de Villebresme élargit le monologue pathétique de l'épouse esseulée, proposé par Andrelini, à l'ensemble du royaume. À travers Anne, c'est la France entière qui attend anxieusement des nouvelles de Louis XII guerroyant en Italie :

Icy en France on faict souspirs segretz,
 Pleurs dolozeux et ung tas de regretz,
 Goubtes de dueil, ennuieuses pensees
 Et jours et nuitz sont sans repoux passees.
 Icy voit on faces toutes pallies
 Toutes de taingct naturel deffaillies,
 Yci n'a cours qu'absence tres amere,
 Herbe qui est d'amertume la mere [...]⁴¹.

La puissance d'alliance que les textes associent à la reine est évidente au sein du couple qu'elle forme avec son époux. Le terme *conjux* ouvre la première épître rédigée sous son nom par

37 Antoine Dufour, *Les Vies des femmes célèbres*, éd. cit., p. 1 : « Et considéré que la plupart des nobles dames de France ne entendent le langage latin... ». Voir également à ce sujet *Publics et publications dans les éloges collectifs de femmes à la fin du Moyen Âge et sous l'Ancien Régime*, éd. Renée-Claude Breitenstein, *Études françaises*, vol. 47/3, 2011.

38 Traducteur anonyme de Boccace, *De la louenge et vertu des nobles et cleres dames*, éd. cit., p. 175 ; Pierre Choque : « Qui te nomment par singularité / la plus saige qui soit dessoubz les cieulx » (chant royal conclusif à *L'Incendie de la Cordelière*, éd. cit., p. 137, v. 9-10).

39 Épître dédicatoire de la version imprimée de *Chordigeræ navis conflagratio*, Josse Bade, 1513, dans C. Brown, « Dédicaces à Anne de Bretagne », art. cit., p. 50.

40 Pierre Choque, prologue à *L'Incendie de la Cordelière* : « Royne de France, deux foz duchesse et seule heritiere de la noble terre bretonique », dans C. Brown, « Dédicaces », art. cit., p. 52.

41 Macé de Villebresme, trad. de la 1^{ère} épître d'Andrelini, ms. cité, f. 1v. Le texte d'Andrelini associe l'amertume de l'absinthe à la douleur de la femme éloignée de son mari : « *Hic ipsa exuperaris absynthia regnar amara* ». Guillaume Crétin conserve cette notation psychologique, sans l'élargir à la dimension politique que lui donne Macé de Villebresme : « Icy elle a une fiere apostume / d'amere aigreur, surmontant l'amertume/ de forte absence, et ses yeux rendent fleuve [...] » (Guillaume Crétin, « Epistre de Fauste Andrelin », éd. cit., p. 328, v. 27-29).

Andrelini : « Sa chère épouse à son mari adresse ces affectionnés écrits » (*Cara suo conjux mittit pia scripta marito*). Pierre Choque présente le navire amiral de la flotte comme un don amoureux de la duchesse à son mari : « Affin d'a toy son bien habandonner⁴² ». Le manuscrit de [p. 130] Saint-Pétersbourg exploite la thématique conjugale en assumant le déséquilibre qu'elle induit. Anne est porteuse d'un discours uniquement adressé à Louis, alors que ce dernier échange aussi, via les plumes de Jean d'Auton, de Jean Lemaire de Belges et de Gian Francisco Suardo, avec des allégories et des héros mythologiques. Latin et français s'articulent autour de la reine ; les textes prêtés au roi sont majoritairement en français.

Les traductions, tout en exaltant l'exceptionnalité de la princesse, tendraient donc à constituer cette dernière en lieu de passage à travers lequel transitent des paroles et des idées. C'est peut-être ce qui rapproche la femme des ouvrages qui lui sont dédiés et qui cherchent à effectuer la « jointure » entre les langues et les cultures⁴³. Cette hypothèse expliquerait que, dans la plupart des exemples étudiés, la traduction pour la reine tend à devenir une traduction de la reine ou à travers la reine. Si Antoine Dufour incite Anne de Bretagne à se reconnaître dans les femmes vertueuses dont il exalte la mémoire, les *Epistulae* d'Andrelini et de Macé de Villebresme vont jusqu'au bout du processus en faisant d'elle un personnage de fiction. L'épistolière reçoit les traits des amantes délaissées inlassablement tracés au fil des vingt-et-unes *Héroïdes* traduites par Octovien de Saint-Gelays⁴⁴. La fiction qui fait de la destinataire des œuvres franco-latines leur auteur supposé permet de transformer la reine en porte-parole. L'évolution de ses épîtres dans le manuscrit de Saint-Pétersbourg est significative à cet égard. Les paroles de l'épouse anxieuse s'affirment peu à peu *vox publica*. La troisième épître transforme la plainte féminine en réquisitoire contre le pape Jules II :

Le pape, hélas, que tu as de tes mains
Retyré hors de dangiers inhumains
Au grand peril de toy et tes gendarmes
Est seul cause de mes presentes larmes [...]45

*Iulius ille tuis presul deffensus ab armis
Sola est mesticie causa pudenda mee*

42 Pierre Choque, *L'Incendie de la Cordelière*, éd. cit., v.140, p. 129. Germain de Brie n'évoquait pas ce détail.

43 Antoine Dufour le suggère dans sa traduction des *Epistres de saint Jerosme*, commandée par Anne de Bretagne mais publiée après la mort de celle-ci. De même que la *translation* est une manière de mettre en mouvement le savoir par le transfert entre les langues, de même la volonté d'Anne, reine « de double couronne decoree », a donné l'impulsion au geste de Dufour et permit l'accès des lecteurs français à la sagesse de saint Jérôme (Antoine Dufour, prologue des *Epistres de saint Jerosme*, Paris, Jean de la Garde, 1519, dans C. Brown, « Dédicaces », art. cit., p. 49).

44 Sur ce codage du portrait féminin, voir Cynthia Brown, *The Queen's Library*, op. cit. p. 202 sq.. Voir également, dans un autre espace, Elizabeth Harvey, *Ventriloquized Voices : Feminist Theory and English Renaissance Texts*, London/New York, Routledge, 1992.

45 Fausto Andrelini et Macé de Villebresme, 3^{ème} épître d'Anne de Bretagne au roi, ms. de Saint-Pétersbourg cité, f. 59v. Ce texte a été édité par Jennifer Britnell, *Le Roi très chrétien contre le pape. Écrits antipapaux en français sous le règne de Louis XII*, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 349.

[p. 131] L'ingratitude et la trahison du pontife à l'égard du roi relève de l'*infandum*, de ce qui ne peut être prononcé⁴⁶. La polémique s'autorise pourtant grâce aux détours de la fiction épistolaire, du bilinguisme et du personnage de la reine. La voix de celle-ci se confond avec celle de la Renommée, qui distribue justement le blâme et la louange.

L'évolution de la femme à la *fama*, particulièrement efficace dans le dispositif élaboré par les auteurs du manuscrit de Saint-Pétersbourg, est également perceptible dans les ouvrages prenant part à la querelle des femmes. L'adaptateur de la *Louenge et vertu des nobles et cleres dames* met en parallèle son entreprise, dont l'objectif est de soutenir l'honneur féminin, et le geste de la reine, qui, en accueillant généreusement le livre, protège le *translateur* :

Car j'ay ferme et indubitable esperance, se ainssy vous plaist, que vos congié et auctorité royaulx feront ceste presente translacion seure des assaulx des mauvais et iniques detracteurs qui tousjours ont de coustume poidre et picquer non pas seulement les acteurs, mais avecques ce les expositeurs et translateurs »⁴⁷.

Un pacte se noue entre l'adaptateur et la lectrice, celle-ci incarnant, dans une certaine mesure, la traduction elle-même. Moteur et réceptrice du transfert linguistique, Anne de Bretagne donne aux livres qu'on lui offre une légitimité publique.

Le carrefour parisien à l'orée du XVI^e siècle se concrétise pour partie dans les collaborations littéraires auxquelles invite la cour. S'y entrecroisent des idiomes, des hommes et des réseaux longtemps considérés comme disjoints : prêcheurs et rois d'armes, humanistes et Rhétoriciens, Français et Italiens. Ces hommes constituent le dialogue du latin et du français en support de travail, où la complicité n'exclut pas la concurrence, ni l'association la revendication de choix rhétoriques différents. Destinataire de la plupart de ces œuvres, la reine-duchesse incarne elle-même la réunion de deux espaces, la France et la Bretagne, dont elle assure l'alliance et la pérennisation grâce au pouvoir féminin de la transmission. L'autorité d'Anne peut paraître seconde en ce qu'elle vient d'une femme ; mais ne convient-elle pas, ainsi, à ces œuvres « secondes » que sont les traductions ? Traduire pour la reine ne relèverait pas donc seulement d'un geste linguistique. Autour de la *conjug* du roi de France, puissance à la fois [p. 132] autonome et dépendante, circulent des textes s'efforçant de construire le « lieu commun » de la *translation*, où s'articulent des langues et des cultures.

Estelle Doudet
Université de Grenoble Alpes
Institut universitaire de France

46 Fausto Andrelini, 3^{ème} épître d'Anne de Bretagne au roi : « *Heu dolet infandum iusta querella nephas* » (*ibid.*).

47 Traducteur anonyme de Boccace, *De la louenge et vertu des nobles et cleres dames*, prologue, éd. cit. *supra* note 12, p. 177.

